

association pour la  
danse contemporaine  
genève

**adc**



# UNE FEMME AU SOLEIL

**Perrine Valli**



© Christian Lutz

**LES A-CÔTÉS**  
**Rencontre et discussion**  
avec les artistes  
à l'issue de la représentation  
du jeudi 16 avril

**Atelier d'écriture**  
animé par Nathalie Chaix  
autour du spectacle  
du vendredi 17 avril

Cécile Simonet  
cecile.simonet@adc-geneve.ch  
022 329 44 00

# SOMMAIRE

<b>Présentation</b>	<b>p. 3</b>
<b>Journal de l'adc / n° 66</b>	<b>p. 4</b>
<b>Le Courrier, 3 août 2013</b> <i>Perrine Valli, l'homme d'à côté</i>	<b>p. 6</b>
<b>Le Temps, 4 juillet 2011</b> <i>Dieu créa l'homme, la femme et Perrine</i>	<b>p. 9</b>
<b>Biographies</b>	<b>p. 12</b>
<b>Distribution</b>	<b>p. 13</b>

# PRÉSENTATION

Le désir rime souvent avec le sentiment d'un manque, d'une incomplétude à combler.

Depuis 2005, la recherche chorégraphique de Perrine Valli s'articule autour du corps introspectif, solitaire, tourné sur lui-même. Ses dernières créations traitent de ce sujet à travers des soli (*Ma cabane au Canada, Série, Deproduction, Si dans cette chambre un ami attend...*) ou des pièces dans lesquelles les corps évoluent de manière individuelle (*Je pense comme une fille nelève sa robe, Je ne vois pas la femme cachée dans la forêt*).

Aujourd'hui, elle souhaite au contraire travailler sur l'idée de rapport entre les corps. Partir de l'un pour aller vers l'autre; faire naviguer le regard du spectateur de l'intérieur vers l'extérieur. La thématique du désir est centrale dans le nouveau projet de Perrine Valli qui comprend six pièces chorégraphiques dont la création *Une femme au soleil* présentée à la salle des Eaux-Vives de l'adc du 15 au 25 avril.

Chacune des six pièces s'inspirent de deux sources: le désir peint par Edward Hopper et l'essai du philosophe Jean-Luc Nancy *L'«il y a» du rapport sexuel*.

Les toiles d'Edward Hopper sont abordées ici comme représentation simultanée du dedans et du dehors. Dans la plupart de ses tableaux, la frontière entre espace intérieur et extérieur est matérialisée par une fenêtre, une porte ou un contraste de lumière. "Hopper peint des lieux, des lieux où il fait bon d'être. La ville est un lieu, le paysage est un lieu. La femme est un lieu, l'homme aussi. Et c'est pour cela qu'ils peuvent être seuls, même quand ils sont ensemble, l'un dort l'autre lit, l'un lit l'autre divague. Hopper ne peint pas le plaisir. Il peint le désir. En fait, les conditions pour que le désir advienne : la solitude, le temps, le silence, la pensée – plus le lieu. À l'agitation fébrile, il répond par la lenteur. Chez Hopper, l'incomplétude est un choix de méthode, un pousse à imaginer, un attrape-rêve". (Alain Zecchini)

Si Perrine Valli emprunte à Hopper une représentation visuelle du désir, elle complète son propos sur la relation entre les corps en questionnant le rapport sexuel évoqué dans l'ouvrage de Jean-Luc Nancy. Elle interroge le recommencement du rapport, c'est-à-dire le cycle dans lequel s'inscrit le corps, ses désirs, ses signes, ses motions et émotions. À chaque nouvelle pièce correspond un point du livre: «le sans rapport», «l'attention vers», «Le sex appeal», «L'approche», «Le toucher», «L'impasse».

*Une femme au soleil*, titre éponyme du dernier nu féminin d'Edward Hopper, est liée à «L'approche» qui est, selon Perrine Valli, la véritable catégorie. Pas un état, mais un mouvement. L'approche comporte donc en elle même l'avancée et le recul, la reprise répétitive du mouvement de l'acte sexuel. La recherche du mouvement est inspirée de l'approche des corps, de l'acte, du frottement, de la répétition, du lâché prise, de la suspension...

## QUELQUE LIEN

[perrinevalli.fr](http://perrinevalli.fr)

*Une femme au soleil* - du 15 au 25 avril - Reprenant le titre du dernier nu féminin de Hopper, Perrine Valli place un quatuor de danseurs dans le clair-obscur du désir.

En répétition, *Une Femme au soleil* ouvre sur une animalité à demi consciente favorisant l'éclosion du désir. On s'étend, avance, recule avec des mouvements ici doucement lents, là pleins de sève, ailleurs sémaphoriques, assouplis ou arrondis. Les anatomies ont cette inflexion nonchalante alliant la fresque et la statuaire antique. Géométrique, retenu, le pas de deux y dessine la ligne du désir au plus profond de l'intime. Le champ du désir ne se confond-t-il pas avec le mouvement de l'approche des corps, la répétition, le balancement ou la suspension ?

La chorégraphe et danseuse Perrine Valli confie se passionner pour « l'existence d'une situation dramaturgique devancée par le corps et que l'on peut saisir ensuite. Il est ainsi un espace rectangulaire resserré posé au sol pour les danseurs qui m'est apparu en lien profond avec *L'Après-midi d'un Faune*. Au fil de ce ballet fondé sur l'érotisme, le point de vue est axé sur le Faune suscitant l'arrivée des Nymphes. Le sujet de son désir évanouit, le voilà qui s'étend en une étreinte orgasmique sur le voile abandonné de l'effrayé objet de son désir. Cette dramaturgie se déploie ici au sein d'un quatuor, mais de manière inversée. » Soit un binôme féminin désirant auquel répond une paire masculine à la réalité incertaine, née de l'imaginaire des Nymphes. « Il s'agit d'explorer le ressenti de la Nymphé dans sa relation au Faune », explique l'artiste qui se souvient avoir passé sur scène, à vingt ans, le rôle de la Première Nymphé.

## **Extension du domaine de l'approche**

Avec une majesté distanciée et un apparent relâchement ramenant au magnum opus signé Nijinski, deux hommes re-posent. Ils sont étendus en siestes contemplatives. Conçue de manière à faire épisodiquement des interprètes semblables à des bas-reliefs mobiles, la pièce cisèle les déplacements latéraux et les postures engagées de profil. Le tout au cœur d'une esthétique angulaire qui fait de la sensualité des Faunes, une évanescence somatique plutôt qu'une évidence animale. Du ballet originel inspiré par les vases antiques grecs et le style en aplat, Perrine Valli a aussi refiguré des mouvements bâtis sur les gestes de la vie courante et non sur la danse académique.

« Après le rapport, et avant l'autre, quoi du rapport ? », s'interroge Jean-Luc Nancy. Le philosophe évoque alors : « le recommencement du rapport, c'est-à-dire du désir, de ses signes et de ses motions et émotions... et le rapport entendu comme activité qui va de l'un à l'autre, ou mieux encore comme acte de l'entre-deux qui n'est ni l'un, ni l'autre. » C'est de ce battement, de cet entre-deux que la chorégraphie s'emploie à prendre le pouls. Un solo féminin se décline en équilibres voyant une jambe penduler avant que la Nymphé ne se dégage en progression féline. Le masculin est voulu d'une émolliente douceur, comme secret promontoire de la danseuse qui bientôt y grimpera, possible arbre dressé vers un ailleurs. Les compositions dues à Eric Linder, elles, prolongent les constellations corporelles d'*Une Femme au soleil*. Elles infusent entre dentelles mélancoliques, atmosphériques et éruptions magmatiques en tutoyant l'intensité post rock progressive.

## **Les intérieurs et extérieurs d'Edward Hopper**

Fidèles à une veine de danse postmoderne graphique, les marches en trajectoires impeccablement rectilignes et diagonales mettent les interprètes en reflets dédoublés et échos à l'unisson. Au cœur de ce minimalisme poétique, la marche serait alors la mise au jour d'une absence, le désir de recomposer une altérité, une communauté que nous ne pouvons même imaginer.

De *Je suis la femme cachée dans la forêt* à *Une Femme au soleil* reprenant le titre du dernier nu féminin d'Edward Hopper, l'œuvre chorégraphique de Perrine Valli semble rejoindre, dans son énigmatique simplicité, l'univers en attente du peintre américain le plus populaire de tous les temps. Ses réalisations tissées de corps graphiques, abstraits, sémaphoriques, et pourtant si organiques et vibratiles, sont ainsi marquées par la mélancolie et une solitude vitaliste. Le travail pictural d'Hopper est convié ici pour sa représentation simultanée du dedans et du dehors. « J'aimerais voir l'intérieur et l'extérieur en même temps », confie le peintre. Dans la plupart de ses toiles, la lisière entre espace intérieur et extérieur est ainsi incarnée par une fenêtre, une lumière contrastée, latérale dont jouera la partition lumière de la création.

Côté scénographie, deux langues herbeuses arrosées bordent le rectangle scénique qui reproduit l'espace

dessiné au sol par la lumière provenant d'une fenêtre invisible au cœur de la chambre d'hôtel miteux imaginée par Hopper pour son tableau *Une Femme au soleil*. Baigné d'une mélancolie cristalline, ce paysage scénique reconduit au naturel les dunes mamelonnées de Cape Code imaginées par Hopper. « Il s'agit de montrer ce que la femme dépeinte abandonnée dans un moment de méditation solitaire pourrait vivre et mettre en mouvement », relève la chorégraphe. Semblant tirée du story-board d'un film, attendant à la fenêtre, le regard tourné vers le soleil, elle est en réalité l'épouse du peintre, nue et crue, ayant en elle quelque chose d'impénétrable qui en voile l'identité.

S'aventurant à réinventer le monde de l'approche désirante, *Une Femme au soleil* se met patiemment à son écoute. L'incomplétude y est un merveilleux levain d'imaginaire, si ce n'est l'attrape-rêve par excellence. La réalisation piste aussi le doute, le suspens chevillés aux approches corporelles, pour des interprètes qui se tendent le miroir au fil de leurs évolutions. Car dans le va-et-vient du désir, se déploie cette scène de l'entre-deux et du deux qui n'est ni l'un-e, ni l'autre.

Bertrand Tappolet

## Perrine Valli, l'homme d'à côté

SAMEDI 03 AOÛT 2013

Cécile Dalla Torre [1]



**DANSE** Au Far, à Nyon, la chorégraphe flirte avec l'identité féminine dans «La Cousine machine». Mais arpente aussi le versant masculin avec son «Cousin lointain», performance bienveillante et nouvelle quête formelle.

Les options de publication

Non

Journaliste:

Cécile Dalla Torre

Silhouette effilée, jambes galbées. Chez Perrine Valli, 33 ans, le port est gracieux, l'allure délicate et la voix douce. Mais le ton affirmé. En somme, la jeune danseuse franco-suisse sait ce qu'elle veut. Et s'avoue d'ailleurs peu flexible et sans concessions. «Mes défauts», dit-elle. Toute ouïe, elle se raconte volontiers sur un coin de canapé, avec cette intonation qui nous rappelle les héroïnes de la Nouvelle Vague, pour son mystère autant que son assurance, son éloquence ou son raffinement. Car Perrine Valli porte encore la jupe et les hauts talons qu'elle arborait en répétition quelques minutes plus tôt dans *Le Cousin lointain*, une commande du Far-Festival des arts vivants de Nyon à découvrir dans une petite semaine.

Son dada, depuis qu'elle chorégraphie ses propres pièces, et les dernières plus particulièrement? Evoquer l'identité féminine – «un sujet inépuisable» –, et en l'occurrence ici, son pendant masculin, après avoir exploré avec sa comparse, l'auteure genevoise Carla Demierre, l'identité sexuelle de *La Cousine machine*, premier volet du diptyque. Côté pile et face d'une même monnaie, qui ne font pas toujours bon ménage, mais que l'artiste aimerait réconcilier dans un seul et même panier.

Décaper les clichés de la masculinité et trouver un terrain d'entente avec les hommes. Des questions qui devaient inconsciemment la «tracasser», venues peu à peu à elle au fil du temps, comme quelque chose de naturel. Sans doute cela l'est-il pour cette fille de médecin suisse, soutenue par ses deux parents – sans lesquels la persévérance dans ce métier éprouvant se serait vite essouffée au mépris de la passion.

### EN FINIR AVEC LA MASCULINITE

Elle se dit l'héritière d'une lignée de femmes féministes ayant vécu seules ensemble, sans hommes,

depuis la génération de son arrière- grand-mère – solitude imposée à l'époque par la guerre. Un schéma ensuite cassé par sa propre génitrice française, ayant donné naissance à deux filles, dont elle, l'aînée, aux côtés d'un père bien présent, relate-t-elle.

Est-elle aussi féministe, Perrine Valli? A sa façon, comme beaucoup de jeunes femmes de sa génération, qui ne se retrouvent pas dans un courant radical, même si sa pièce s'inspire largement d'Elisabeth Badinter et de son *XY, de l'identité masculine*, qu'elle a lu assidument. «Elle est finie, cette espèce de guerre menée contre les hommes par nos mères et nos grands-mères», lâche-t-elle.

D'où le souhait d'embarquer un escadron masculin dans sa dernière aventure: le danseur Rudy Van der Merwe partage le plateau avec elle, et la voix du comédien Stanley Weber – fils de Jacques – improvise les réponses d'un écrivain interviewé par une journaliste, sur une bande enregistrée. La pensée féministe de John Stoltenberg résolu à en finir avec la masculinité, ou celle de Pierre Bourdieu, habite aussi *Le Cousin lointain*.

### **PSYCHÉ EN QUÊTE DE SON EROS**

Quand on l'observe sur scène, la contraction du muscle de la danseuse dessine de nouvelles terres de contrastes. La peau devient toile. Ce dos nu, on le devine à peine dans le clair-obscur de la salle. Mais on en voit assez pour que l'esthétique des corps imprime sur la rétine toute la beauté du geste artistique. Un geste ici en duo, où l'homme et la femme cherchent la compréhension mutuelle, identitaire, sociale, sexuelle. Psyché, en quête de son Eros, histoire de faire taire la misogynie.

Ce geste-là rappelle celui de *Si dans cette chambre un ami attend*, où les contractures dorsales déferlaient comme des vagues se fondant avec celles du drapé noir dans lequel Perrine Valli ondulait. Pour cette pièce forte qu'elle a créée en 2012, la danseuse et chorégraphe convoquait l'attente, le désir. Mais surtout le fantasme amoureux et charnel, au travers de la poétesse Emily Dickinson. Une figure masculine y faisait son apparition, comme un objet insondable qu'on ne pourrait jamais atteindre. Là, Perrine Valli semblait prête à s'abandonner à des amours romantiques comme seule la littérature sait les porter.

Ce n'était pas le cas dans son *Je pense comme une fille enlève sa robe*, où, par le mouvement, elle brossait le tableau de la prostitution, avec son grand art de la suggestion. Et ce, après enquête auprès de prostituées, milieu où elle se sentait presque «illégitime». Et comme si le reportage sur le terrain fondait sa démarche artistique.

Justement, ce qui trouble dans sa dernière création dont on a vu une ébauche, ce sont les limites entre fiction et réalité. Car cette fois-ci, Perrine Valli, qui aime «ouvrir les formes», bouscule de nouveaux genres dans une performance mêlant théâtre, danse, récit et émission radiophonique. La journaliste en question, Aurélie Charon, officie d'ailleurs bel et bien sur les ondes de France Culture dans son vrai «Atelier intérieur».

«Ma génération a tout à réinventer», dit-elle, en tant qu'héritière de la non-danse, dont Jérôme Bel porte l'étendard, et dont elle confie être une grande fan. Plus question d'inventer de nouveaux langages chorégraphiques, comme Cindy Van Acker, qui la débaucha pour être son interprète – ce qu'elle fut longtemps –, après avoir vu l'une de ses premières pièces.

### **MESSAGÈRE DU CORPS**

Elle est donc loin l'abstraction des débuts, lorsque Perrine Valli chorégraphiait pour la première fois à 25 ans, alors qu'on l'en dissuadait, estimant qu'il fallait atteindre d'abord un niveau de maturité suffisant. Depuis ces dernières années en tout cas, l'envie d'inclure un propos social ou narratif ne la quitte plus. Comme si la danse avait fini par guérir la jeune élève timide qu'elle était, incapable de lever le doigt en classe pour prendre la parole. Elle a pourtant toujours navigué «à contre-courant» dans les établissements chorégraphiques fréquentés – dont le Conservatoire de Lyon en classique et en contemporain ou le Centre de développement chorégraphique de Toulouse –, où elle finit le plus souvent par claquer la porte, mais toujours en douceur.

lever le doigt en classe pour prendre la parole. Elle a pourtant toujours navigué «à contre-courant» dans les établissements chorégraphiques fréquentés – dont le Conservatoire de Lyon en classique et en contemporain ou le Centre de développement chorégraphique de Toulouse –, où elle finit le plus souvent par claquer la porte, mais toujours en douceur.

Aujourd'hui, la petite danseuse qui a grandi hors les murs de pierre d'Aix-en-Provence continue de raconter des histoires, non plus à partir d'un battement d'aile de papillon, comme elle aimait déjà le faire à quatre ans, mais dans un élan de libération d'un corps de femme. Celui d'une passeuse de sens qui, toujours à contre-courant, préfère le processus de création à l'œuvre finie, la maturation de l'intellect au plaisir de la scène. L'espace-temps dans lequel son art s'épanouit, elle le réfléchit. «En messagère du corps», comme elle le dit. Tout simplement, pour faire passer ses «théories». Qui l'aime la suivent.

---

*La Cousine machine*, suivie du *Cousin lointain*, les 9 et 10 août, 19h, Far-Festival des arts vivants de Nyon (7-17 août), [www.festival-far.ch](http://www.festival-far.ch) [2].

Le Courrier

[Scène\(950\)](#) [3] [Culture\(6318\)](#) [4] [Portraits de der\(71\)](#) [5] [Cécile dalla torre\(366\)](#) [6]

Vous devez être [loggé](#) [7] pour poster des commentaires

avant-garde (1//6) Lundi 04 juillet 2011

## Dieu créa l'homme, la femme et Perrine

Par Marie-Pierre Genecand

### **A 30 ans, Perrine Valli a déjà développé son style chorégraphique entre goût de la forme et préoccupation sociologique. Le rapport homme-femme occupe une place centrale dans sa recherche**

«Faire un couple, c'est ne faire qu'un, mais lequel?» Cette phrase d'[Oscar Wilde](#), [Perrine Valli](#) l'a découverte enfant, lorsque sa mère, conseillère conjugale, a offert à son mari, médecin, un T-shirt qui arborait la cruciale question. Tout un symbole. Comme cette exhortation affichée dans les toilettes domestiques à Aix-en-Provence, que les deux filles de la famille ont eu le temps de cogiter: «Avant de venir m'exposer vos problèmes, préparez des solutions. Car, si vous ne faites pas partie des solutions, vous faites peut-être partie des problèmes.» Deux jalons pour un constat: Perrine Valli, danseuse établie entre Genève et Paris, n'a pas été élevée dans du coton. Sens des responsabilités et réflexion sur les relations hommes-femmes composent un bagage que l'on retrouve dans ses créations.

Des spectacles de danse à la ligne claire, souvent en noir et blanc, et aux mouvements géométriques précis, presque coupants. Qui vont du plus formel, le geste pour le geste, au plus social: la prostitution, les modes de production, les différences de statuts artistiques entre l'Occident et le Japon... Oui, la clarté, d'expression, de regard, de point de vue est une des qualités de cette artiste de 30 ans au visage d'enfant.

Et pourtant, quel mot Perrine Valli a-t-elle choisi pour se définir? Quel est ce sésame qui dit le mieux, à ses yeux, ce qu'elle est et ce qu'elle fait? «Complexe». Qu'elle a scotché à même la peau dans cette position bras en croix qui revient comme un leitmotiv dans ses chorégraphies. Complexe, Perrine Valli? Tournons et retournons la question.

Ma Cabane au Canada, Série, Je pense comme une fille qui enlève sa robe, Je ne vois pas la femme cachée dans la forêt, Myouto, Déproduction... Depuis 2005 qu'elle s'est lancée dans la création après une formation de danse au Conservatoire de Lyon, Perrine Valli poursuit deux quêtes, deux obsessions. D'un côté une recherche formelle, comme dans Série, en 2007, où l'artiste a scotché sur le sol de la salle de [l'ADC, à Genève](#), de larges bandes de papier WC qui formaient des perspectives sur lesquelles la danseuse alignait une gestuelle précise, soignée, aux angles arrêtés.

Et, d'un autre côté, une recherche sociale qui scrute sans relâche la place du féminin dans l'intimité et dans la société. «Mes parents débattaient souvent de ce sujet. Mon père, adoptant les thèses pragmatiques de la médecine, contestait les interprétations psychologiques de ma mère imprégnée de féminisme. Les face-à-face étaient très animés!» Visiblement, la jeune femme a repris le flambeau maternel. «Aujourd'hui, je m'interroge sur la soi-disant neutralité sexuelle. Cette illusion qu'on est parvenu, notamment en art, à déssexualiser le corps, nu ou habillé. Je n'y crois pas. En Occident, le féminin et le masculin sont toujours très clivés.»

Perrine Valli l'a vérifié lors de son plongeon dans le monde de la prostitution pour réaliser *Je pense comme une fille qui enlève sa robe*, sa troisième création, en 2009, celle qui l'a résolument projetée dans le camp des artistes dont on suit la production. Pour cette pièce qui emprunte son titre à [Georges Bataille](#), la jeune artiste a enquêté sur le trottoir genevois et observé que, si «pour l'homme, la prostitution est une activité historiquement admise, joyeuse et autorisée», elle reste pour la femme qui la pratique un «emploi stigmatisé et condamné».

Pourtant, sur la scène du [Théâtre de l'Usine, à Genève](#), pas de réquisitoire: *Je pense comme une fille...*, traduction artistique de cette problématique, parvenait à éviter le double piège de l'empathie dégoulinante et de la dénonciation hurlante. Au commencement, une table-lit. Pour accueillir le corps nu de la danseuse qui, de son dos, dessinait bosses et vallons. Puis, assise, la fameuse ligne des bras à l'équerre qu'on retrouve dans toutes ses créations.

Une position qui «ne raconte pas la crucifixion, mais le symbole féminin, ou l'équilibre entre l'homme et la femme», précise Perrine Valli. Suivait, dans le spectacle, la séquence des territoires. Comment [la chanteuse Jennifer Bonn](#), longue liane sauvage, décollait du sol plusieurs lignes de bandes adhésives. Pour exprimer la limite infranchissable entre la prostituée et la femme installée? Le rap rageur de la fin sur lequel les deux femmes sautaient mécaniquement avec, sur les seins, des étoiles à paillettes, pourrait le laisser penser...

«C'est vrai, je ressens une certaine colère contre la manière dont l'Occident voit la sexualité. Grâce à ma sœur qui a été attachée culturelle au Japon et maintenant en Thaïlande, j'ai beaucoup voyagé et j'ai remarqué qu'en vertu du [shintoïsme](#) ces pays pratiquent un rapport au corps décomplexé. La sexualité n'y est pas un péché. La Thaïlande cultive par exemple la tradition du ladyboy, un jeune homme qui s'habille en fille, sans que cette étrangeté ne pose problème aux autres garçons.»

Le Japon. Ce pays marque un tournant dans la vie de Perrine Valli. Il y a eu un avant et un après les trois mois, de septembre à décembre 2009, que la jeune chorégraphe a passés en résidence à Tokyo dans le cadre du [programme CulturesFrance «Villa Médicis Hors les murs»](#). «J'étais partie avec l'idée de créer une pièce sur place. Mais, quand je suis arrivée, l'attachée culturelle m'a fait remarquer que la résidence n'exigeait aucun retour sous la forme d'un spectacle. Je pouvais prendre ou même perdre mon temps...» explique Perrine. Qui a donc décidé de se promener à Tokyo, de boire du saké et de rencontrer beaucoup de Japonais... Dont deux danseurs, Airi Suzuki et Kazuma Glen Motomura, les deux protagonistes de sa dernière et magnifique pièce *Déproduction*, qui raconte précisément ce temps d'errance et de lente construction au Japon.

«Pourquoi le Japon m'a-t-il tant marquée? Pour son mariage des extrêmes. Vous y trouvez les buildings les plus immenses et les sushis les plus petits. La population la plus disciplinée la semaine et la plus éclatée le week-end. C'est violent? Non. Paris est violent, Tokyo est d'une grande fluidité, les corps ne se touchent jamais. Les Japonais pratiquent le gaman, cette manière de pousser les émotions à l'intérieur d'eux-mêmes. D'où, sans doute, cet imaginaire débordant. Les émotions refoulées explosent ensuite sous forme virtuelle.»

De retour du Japon, Perrine a connu une crise profonde. «Après avoir arrêté de danser pendant trois mois, je n'arrivais pas à retrouver le goût du mouvement.» Personne, pourtant, n'a oublié la très belle interprète qu'elle était pour [Cindy Van Acker](#), adoptant avec force les lentes évolutions au sol de la chorégraphe genevoise. «J'ai l'impression d'avoir tué ma part d'interprète», confirme la jeune artiste. «D'où la création d'un nouveau concept, *Mini-Mum*. Moitié chorégraphie, moitié recherche expérimentale entre texte, vidéo, exposition et conférence.» Pourquoi cette diversification? «Parce que la danse ne suffit pas à tout dire d'un sujet et que les mots ou les images me manquaient.»

Les mots et les images nous ramènent sur les traces familiales avec les débats animés et les phrases affichées dans les lieux clés... «Ma grand-mère parisienne est aussi pour beaucoup dans ma volonté de toujours innover. Elle a aujourd'hui 86 ans et a passé sa vie entre sa mère et sa fille. Elle était totalement avant-gardiste, pro-pilule et amatrice de voyages en solitaire. J'ai appris récemment qu'elle faisait des croquis de danseuses dans sa jeunesse...»

On demande à Perrine d'établir ses propres forces et faiblesses. «Je suis rigoureuse, travailleuse et exigeante. Je tiens ça de ma famille bernoise, du côté de mon père. Mais, parfois, ma fragilité émotionnelle me freine. Je suis compliquée», répond cette jeune artiste qui a trouvé au Japon une manière idéale, le gaman, de contenir ce trop-plein d'émotion. «Au Japon, où la création n'est pas subventionnée, j'ai aussi appris la solidarité et la débrouillardise. A 30 ans, l'idée de l'artiste solitaire me semble définitivement derrière.»

# BIOGRAPHIES

## **Perrine Valli**

D'origine franco-suisse, Perrine Valli suit une formation riche en technique au Conservatoire National de Lyon, Centre de développement chorégraphique de Toulouse et à la London Contemporary Dance School. En tant qu'interprète, elle travaille avec les chorégraphes Estelle Héritier et Cindy Van Acker. Elle forme sa propre compagnie l'Association Sam-Hester en 2005 et crée treize pièces *Ma cabane au Canada*, *Série*, *Je pense comme une fille enlève sa robe*, *Je ne vois pas la femme cachée dans la forêt*, *Deproduction*, *La cousine machine*, *Si dans cette chambre un ami attend...*, *Laissez-moi danser*, *Le cousin lointain*, *Intérieur en été*, *Deuxième étage dans la lumière du soleil* et *Les Renards des surfaces* présentée à Lausanne pour l'ouverture de saison du Théâtre de Vidy et la clôture du festival de la Bâtie.

Ses créations sont présentées sur de nombreuses scènes en Suisse (ADC, Journées de la Danse Contemporaine Suisse, Arsenic, Théâtre de l'Usine, Sevelin 36, Tanzhaus...), France (Rencontres Chorégraphiques Internationales de Seine Saint Denis, Festival Faits d'Hiver, Maison de la Danse de Lyon, Quartz, CCS...) Espagne (Mercat de les Flors, Teatro Cicca...), Belgique (Budascoop), Pays-Bas (Melkweg), Allemagne (Tanz im August festival), Russie (TsEKH), Japon (Institut francojaponais, TPAM, Yokohama Dance Collection...) et en Australie (Melbourne Festival).

Artiste résidente à Mains d'Oeuvres durant quatre ans, Perrine Valli remporte en 2007 le premier prix du concours international de chorégraphie Masdanza et obtient en 2009 une résidence de recherche CulturesFrance « Villa Médicis Hors les murs » effectuée au Japon.

La question de l'identité sexuelle tient une place centrale dans sa recherche, tout comme l'articulation de la relation entre narration et abstraction dans son travail chorégraphique.

## **Marthe Krummenacher**

La danseuse Marthe Krummenacher se forme à l'école de danse de Genève-Ballet Junior sous la direction de Béatriz Consuelo. En 2000, elle rejoint la troupe de NDT2 dirigé par Jiri Kylian à la Haye où elle danse des pièces de Jiri Kylian, Ohad Naharin, Paul Lightfoot, Hans Van Manen, Johan Inger, Jacopo Godani, Jo Kanamori... En 2004 elle intègre la troupe de William Forsythe à Frankfort. Elle y interprète les pièces phares du répertoire et participe à la création de "We live here", "Human Writes", "Three atmospheric studies", "Heterotopia", "Angulo oscuro", le film "One flat thing reproduced" de Thierry De Mey.

En 2007, elle décide de revenir à Genève pour s'y installer en tant que danseuse free-lance et travaille avec Noemi Lapzeson, Cindy Van Acker, Foofwa d'Immobilité, la Cie Quivala, Nicole Seiler, Perrine Valli et Crystal Pite (au Canada). En 2010, elle crée sa propre compagnie en collaboration avec Raphaële Teicher et crée trois pièces : *RA de MA ré*, *Pousser les bords du monde* et *Laissez-moi danser* en collaboration avec la danseuse Tamara Bacci et la chorégraphe Perrine Valli.

Parallèlement, elle travaille sur des reprises de ballets de William Forsythe dans des troupes internationales, ainsi que de Mehdi Walerski et d'Alexander Eckman avec lesquels elle collabore étroitement. Elle donne aussi divers stages d'improvisation et poursuit l'apprentissage du tango et du Budo (art martial japonais).

## **Gilles Viandier**

Danseur, performeur né en 1974 Gilles Viandier grandit en Normandie. Après un diplôme d'architecte DPLG obtenu en 1997, il choisit la danse contemporaine, formé notamment aux CCN de Rennes avec Catherine Diverres, Thierry Bae puis de Montpellier avec Mathilde Monnier. Il a dansé depuis 2000 avec plusieurs chorégraphes dont Jackie Taffanel, Didier Théron, Michèle Murray, Hélène Cathala, Emmanuelle Vo-Dinh, Philippe Saire, Georges Appaix, Michael Cros, Christophe Haleb, les frères Ben Aim/CFB 451, Philippe Menard, Willi Dorner, Christoph Winkler.

### **Sylvère Lamotte**

Sylvère Lamotte commence la danse à 3 ans et se forme au C.N.R de Rennes. Il combine la danse avec d'autres activités comme le violoncelle, les arts martiaux et l'escrime. Il poursuit sa formation au C.N.S.M de Paris. Il intègre le Junior Ballet dans sa dernière année et travaille parallèlement avec Angelin Preljocaj au sein du G.U.I.D. Il obtient son diplôme la même année, est engagé pour une création de Phillipe Tréhet et continue de danser au CCN d'Aix-en-Provence. Il travaille depuis avec de nombreux chorégraphes tels Alban Richard, Paco Décina, Nicolas Hubert, la compagnie Système Castafiore, François Veyrunes.

### **Polar / Eric Linder**

Eric Linder, alias Polar, est musicien. Il se lance dans la musique en 1998 et réalise un premier disque en 1997 « Polar 1 », puis un deuxième album intitulé « Bi ». Personnelles et émouvantes, ses chansons folk aux ambiances électroniques rencontrent un véritable succès. En décembre 2001, il enregistre un nouvel album intitulé *Somatic*. Sa notoriété s'étend et il fait la connaissance du chanteur Miossec qui lui propose d'écrire pour lui. Cette collaboration donne naissance à l'album *Jour Blanc* (2006), premier album en français pour le chanteur. Il sort ensuite « French Songs » en 2009, avec une musique plus rock et orchestrée. Polar joue les premières parties de personnalités telles Massive Attack, Cali, David Bowie ou Louise Attaque. Parallèlement à son travail de compositeur, Polar s'ouvre à diverses expériences : il monte un spectacle musical avec de personnes handicapées «Die Regierung», compose la musique pour des compagnies de danse ( Grand Théâtre de Genève, Estelle Héritier, Compagnie 7273, Maude Liardon, Perrine Valli...) et travaille en tant que programmeur musique du festival la Bâtie pendant dix ans. Il crée, en collaboration avec Claude Ratzé, un nouveau festival genevois musique et danse intitulé *Antigel*.

## **DISTRIBUTION**

**conception et chorégraphie** Perrine Valli

**interprétation** Sylvère Lamotte, Marthe Krummenacher, Gilles Viandier, Perrine Valli

**création sonore** Polar

**création lumière** Laurent Schaer

**scénographie** Claire Peverelli

**diffusion** Frédéric Perouchine

**administration** Pâquis Production

# À SUIVRE, À LA SALLE DES EAUX-VIVES

## **Au BFM !!! Unique représentation**

**Wim Vandekeybus**

WAHT THE BODY DOES NOT REMEMBER?

2 mai 2015

## **Cindy Van Acker**

ION

6 - 9 mai / 12 et 13 mai

## **Thomas Hauert**

MONO

19 - 22 mai

## INFORMATIONS PRATIQUES

### **Lieu de la représentation**

L'adc à la Salle des Eaux-Vives

82-84 rue des Eaux-Vives

CH - 1207 Genève

### **Accès**

Bus n° 2 et n° 6 arrêt Vollandes

### **Billetterie**

[www.adc-geneve.ch](http://www.adc-geneve.ch) ou par téléphone 022 320 06 06

au Service culturel Migros 7, rue du Prince à Genève 022 319 61 11

au Stand Info Balexert et à Migros Nyon La Combe

Les billets sont à retirer le soir de la représentation, au plus tard 15 minutes avant le début du spectacle (ouverture de la caisse une heure avant la représentation)

### **Tarifs**

Plein tarif : 25.-

Passedanse : 20.-

AVS, chômeurs, passedanse réduit : 15.-

Etudiants, apprentis, - de 20 ans : 15.-

Carte 20 ans 20 francs : 8.-

(les places ne sont pas numérotées)

Tarif réduit sur présentation d'un justificatif: Abonnés annuels Unireso et carte Le Courrier